

Eccentricities of a Blond Hair Girl de Manoel de Oliveira

André Roy

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2009). Compte rendu de [*Eccentricities of a Blond Hair Girl* de Manoel de Oliveira]. *24 images*, (144), 39–39.



© Albert Heumann

Quel plaisir extraordinaire que ce long métrage très court (62 minutes) de Manoel de Oliveira, qui fête avec ce film son centième anniversaire. Et pourtant, jamais Oliveira n'a paru plus jeune et plus malicieux que dans cette adaptation d'un récit de José Maria Eça de Queiroz, auteur renommé du XIX^e siècle dont on dit qu'il est le Flaubert du Portugal. Ces *Singularités d'une jeune fille blonde* (tel est son titre français) ne sont pas sans rappeler, par leur construction et leur mise en scène, une autre fiction tout aussi pétillante et brève (68 minutes), *Belle toujours*, présentée au FNC en 2006. À travers le récit que Macário, jeune homme travaillant à Lisbonne comme comptable, fait à une compagne de voyage dans le train le menant en Algarve, et dans lequel s'intercalent des flash-back et des images de paysages urbains, toute la finesse et la légèreté que l'on reconnaît au cinéaste se déploient et laissent bouche bée. Pas de pesanteur, pas de gras. Le temps file comme le train où se trouve Macário, et on est surpris d'avoir été transporté sans

véritablement s'y attendre dans un état de douce euphorie – comme après une ou deux coupes de champagne.

À la fois anachronique et désynchronisé dans son temps narratif, ce qui apporte beaucoup de distance et d'ironie – et on sait Manoel de Oliveira très espiègle dans le montage des situations qui peuvent parfois devenir surréalistes –, le film tient tout autant du conte moral que du *divertimento* en s'appuyant sur un incessant retournement de situation : une demande en mariage qui ne peut se concrétiser.

Macário, qui travaille chez son oncle Francisco, raconte son aventure avec une jeune fille blonde, Luisa, qu'il observait depuis la fenêtre de son bureau. Celle-ci, avec son éventail chinois, avait tout d'une apparition et le jeune homme, ayant eu le coup de foudre, est entré en contact avec elle et l'a demandée en mariage. Mais son oncle, qui est en quelque sorte son tuteur, s'y est opposé et l'a licencié. Macário se retrouve au Cap-Vert, devient riche, revient à Lisbonne, perd une grosse somme d'argent qu'il a prêtée à un ami, retravaille pour son oncle, qui accepte enfin qu'il se marie.

Une autre volte-face se produira qui contrariera de nouveau les plans du mariage.

Tout l'art de l'auteur est de jouer sur les contradictions et les oppositions, de les dissoudre par l'humour et une observation élégante – mais non moins terrible des comportements humains. Entre le tragique et le comique, entre l'absurdité de la vie et la perversité des sentiments, le mystère de l'amour est ici mêlé à une histoire sordide d'argent; les personnages sont contemporains, mais se conforment à des règles sociales anciennes (on tient salon, où l'on joue du piano et récite de la poésie); on voyage en train, mais cela n'empêche pas de parler une langue distinguée. L'éclosion de l'obsession amoureuse et du désir de possession vient déranger la belle ordonnance bourgeoise et ébranler la rigidité des codes de conduite. Rien n'est démontré ou expliqué; tout est suggéré par une apparente impassibilité de la réalisation qui lève discrètement le voile sur les travers humains et les classes sociales. Tout est agencé de manière perspicace, exquise, lumineuse. Un pur délice. – André Roy